

BRUCE LABRUCE

7 – 11 FÉVRIER 2017

Bruce de décoffrage

À ne pas manquer. À découvrir, mais pas pour tous les yeux. Comme souvent quand on a affaire à un artiste qui change les règles en bousculant les codes ; comme toujours quand il s'agit d'un artisan de la contre-culture et que son œuvre éclabousse le politiquement correct, Bruce LaBruce est un cinéaste qui peut déranger. Un cinéaste underground d'origine canadienne. Un cinéaste LGBT hard. La marge est ce qui fait tenir les pages ensemble, dit-on pour la recentrer. Celle de Bruce LaBruce les froisse, si elle ne les déchire pas. Au programme : homosexualité, gore, fétichisme, éphèbes, romance, zombies, sexe explicite, politique, mise en abîme du cinéma et humour.



Photo Credit: Maria Fonfara

En une dizaine de longs métrages, sans compter les courts, les vidéos, les expos photos et les installations, Bruce LaBruce, depuis ses débuts fin des années 1980, a inscrit – doublement – son nom au fronton du mouvement Queer et des incontournables du cinéma underground aux côtés des Jack Smith, Kenneth Anger et autres Richard Kern ou Gregg Araki. Élève de Robin Wood, critique de cinéma fondamental dans sa lecture politique et sexuelle des films (*Responsibilities of a Gay Film Critic*), passé par l'école « Do it yourself » du fanzinat, Bruce LaBruce a développé un cinéma frondeur, provocant et subversif, dans lequel une charge homo-érotique (jusqu'à la pornographie) répond à une violence sociale brutale. Homosexualité radicale affirmée contre norme hétéro. Skinhead se masturbant sur *Mein Kampf*, fist-fucking avec un moignon, zombie ressuscitant les morts avec son sexe..., Bruce LaBruce érige l'homosexualité en arme de destruction massive contre toutes les formes de bien-pensances, faisant du vit le pied-de-biche qui fracture les tabous des morales étriquées. Après avoir imposé ses canons au New Queer Cinema avec les incontournables *No Skin Off My Ass* (quand un coiffeur punk désire un skin) et *Hustler White* (virée dans le milieu de la prostitution gay de Los Angeles), il peut se réapproprier une figure du porno gay en la mixant aux codes du cinéma d'horreur (*L.A. Zombie*), débouchant sur une métaphore anticapitaliste tissée dans la poésie visuelle trash de l'image numérique. Mais il peut aussi donner dans la comédie romantique taillée dans le patron du cinéma indé pour raconter l'histoire d'un jeune homme qui se découvre une attirance pour les hommes âgés et tombe amoureux d'un homme de 82 ans (*Gerontophilia*). Le tout sans jamais se départir d'un humour grinçant. Ce qui ne l'empêche pas de laisser sourdre une forme de mélancolie quand il aborde le monde du cinéma, que ce soit dans son autobiographie filmée (*Super 8 1/2*) ou à travers un film sur un tournage qui est aussi un film de zombie (*Otto*). Figure emblématique d'un cinéma LGBT radical, Bruce LaBruce est définitivement un cinéaste totalement iconoclaste, qui s'amuse d'une esthétique gay en même temps qu'il la crée et la réinvente. Il y a de la force visuelle dans son cinéma. Et il y a de la révolte. Il y a du Jean Genet. Mais un Genet qui ne se prendrait pas au sérieux, un Genet passé par le romantisme façon John Waters. À ne pas manquer donc.

Franck Lubet,
responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse



Rétrospective proposée en partenariat avec Des Images Aux Mots, festival de films LGBT de Toulouse.

Le Festival DIAM ouvre sa 10^e édition ! En partenariat fidèle avec les salles ABC, l'American Cosmograph, la Cinémathèque de Toulouse, l'Instituto Cervantes, une sélection des meilleurs films de l'année ou du patrimoine à thématique LGBT vous attend, **du 6 au 13 février à Toulouse**. Le festival se prolongera ensuite, **jusqu'au 26 février, dans le reste de la région**. Cette année forcément un peu particulière sera marquée par la présence de nombreux invités aux différentes séances, des événements variés, à La Chapelle, au Bears, à l'Espace des Diversités, et la **rétrospective Bruce LaBruce à la Cinémathèque**. Courts et long métrages, documentaires et fictions de tous les continents nous donneront une image toujours renouvelée de l'évolution de nos sociétés, de leurs avancées, de leurs blocages aussi, hélas !

www.des-images-aux-mots.fr

LES FILMS

par ordre chronologique de réalisation

NO SKIN OFF MY ASS 1991

SUPER 8 ½ 1994

HUSTLER WHITE 1996

OTTO 2008

L.A. ZOMBIE 2011

GERONTOPHILIA 2013



Hustler White / Otto

INTERVIEW

Extraits d'un entretien avec Bruce LaBruce par Thomas Destouches (*Daily Mars*, février 2016)

Avec *Gerontophilia*, on pouvait s'attendre à un nouveau film provocant et pourtant... Le sujet l'est, le film non. Aviez-vous envie de faire un film « apaisé » ?

L'idée derrière *Gerontophilia*, dès le départ, était de réaliser un film plus doux, plus léger. Une approche qui, dans un sens, est une notion politiquement incorrecte, d'autant que lorsqu'on parle d'un film avec une dimension artistique, on s'attend généralement à un ton plus dur et cynique, ou même carrément nihiliste. Compte tenu des films extrêmes et pornographiques que j'ai pu réaliser par le passé, j'ai pensé que la chose la plus choquante que je pouvais faire cette fois-ci, en abordant le thème de la gérontophilie, un désir fétichiste plutôt choquant, était justement de l'aborder de manière non choquante, avec une approche de comédie romantique. *Gerontophilia* est mon premier film non explicite sexuellement. Dès le commencement, l'idée était aussi de faire un film dans un contexte plus traditionnel, donc avec un budget plus conséquent, en soumettant le projet à des aides gouvernementales, en travaillant avec une équipe syndiquée...

Est-ce que vous considéreriez *Gerontophilia* comme votre film le plus accessible ?

Oui, en effet je le pense. D'abord, parce que ce film ne contient pas d'images pornographiques ou de scènes sexuellement explicites, il a pu être vendu à davantage de chaînes et à des réseaux de distribution plus importants, comme HBO Latin America. En France, je crois qu'il est sorti sur un circuit de 30 ou 40 salles. Il a même été distribué à Taïwan et en Thaïlande. Beaucoup de gens m'ont dit en ligne que c'était le premier film réalisé par moi qu'ils avaient vu notamment

par ce qu'il était disponible sur Netflix, même si certains de mes précédents longs métrages avaient déjà été proposés sur Netflix, comme *Otto*.

Quel que soit le thème ou le degré de pornographie de vos films, ils sont sous-tendus par une profonde dimension romantique. Ne serait-ce pas finalement votre vraie recherche thématique ?

Je pense que ma mission est de réaliser des films qui ajoutent cette dimension romantique à des thèmes ou des genres qui ne le sont pas par essence. J'ai clairement une relation romantique aussi bien à mon homosexualité et à ces personnages d'outsiders ou de marginaux. J'idéalise romantiquement ces gens qui ne se conforment pas à la norme, qui n'ont pas peur d'être bizarres, qui vont à contresens de la société et de la nature. Aborder la pornographie et les sujets pornographiques sous l'angle du romantisme est une approche révolutionnaire d'une certaine manière, et c'est aussi plus en adéquation avec le cinéma porno gay et le cinéma gay d'avant-garde des années 1960 et 1970.

Vous avez juste un petit peu plus de 50 ans. Vous avez réalisé un tout petit peu plus d'une dizaine de films. Est-ce que le moment est venu, si tant est qu'un tel moment vienne, d'évaluer votre carrière ? Ou bien vous ne regardez-vous jamais en arrière...

La rétrospective de mes films organisée par le MoMA de New York au mois d'avril dernier a justement été l'occasion de regarder derrière moi et de considérer mon œuvre. Et de l'évaluer moi-même. J'ai été étonné par le fait que mes films sont si différents les uns des autres, que ce soit d'un point de vue esthétique ou par les genres qu'ils abordent. Et pourtant, ils sont cohérents par leurs thématiques et leur dimension politique. Mon premier long métrage en 1991 a coïncidé avec une forme d'explosion de la visibilité de l'univers queer, grâce notamment à l'avènement de nombreux festivals LGBT. Mais mes films ont été programmés, à ma grande surprise, dans de nombreux festivals de cinéma internationaux. Compte tenu de leur teinte queer et du contenu sexuellement explicite, sans oublier quelques questionnements controversés sur la race ou le genre et quelques expressions de sexualité, de fétichisme et autres sujets tabous, cela me surprend de voir à quel point ces films ont pu être visibles en dehors d'un certain cercle gay. J'ai commencé à faire du cinéma avant la révolution digitale, mes premiers films ont donc été tournés et montés sur pellicule. Les revoir était intéressant parce que cela m'a permis de réaliser à quel point j'avais réussi la transition avec le numérique, que ce soit d'un point de vue technique ou esthétique, soit en y opposant une résistance soit en l'embrassant totalement, mélangeant parfois l'argentique et l'esthétique numérique au sein d'un même film. J'ai toujours attaché énormément d'importance au processus, donc voir cette évolution au sein de mes films et réaliser à quel point ce processus a eu un impact sur les films que je réalise a été particulièrement instructif.

Comment avez-vous conçu cette rétrospective au MoMA justement ?

C'est une sorte de rétrospective de mi-carrière, en tout cas c'est ce que je souhaite ! Cette exposition a été conçue par Rajendra Roy, conservateur au sein du MoMA spécialisé dans la vidéo et les films, et mon distributeur américain de longue date, Strand Releasing. C'était un vrai risque de la part du MoMA, parce que mon œuvre est exigeante, pornographique sans concessions, mais cette rétrospective a été menée avec beaucoup d'assurance et de respect pour le public. Cela a débouché sur une expérience très agréable et profonde en même temps.

La fréquentation a été bonne, mais bien sûr quelques spectateurs ont été déconcertés ou offensés par certains aspects de mon travail tandis que d'autres étaient heureux de le découvrir pour la première fois. Nous avons débuté avec une projection d'un de mes films récents, *Gerontophilia*, pour revenir au début, avec *No Skin Off My Ass*. À chaque fois, nous avons essayé de redonner le contexte et d'expliquer comment j'ai évolué en tant que cinéaste, de dire à quel point la représentation queer et la politique ont rapidement évolué, comment je suis allé souvent à contre-courant du cinéma traditionnel mais aussi de l'orthodoxie gay, ou de la patriarchie gay, comme elle est désormais parfois appelée. Je me suis toujours senti comme un outsider à l'intérieur de la communauté gay, et mon œuvre reflète cela, aussi esthétiquement que thématiquement.



Gerontophilia / Super 8 ½

Que voudriez-vous que les spectateurs conservent de votre œuvre au final ?

J'essaie de faire des films que personne d'autre ne pourrait faire ou ne voudrait faire ! Quand vous travaillez avec des petits budgets, voire des budgets inexistantes, je ne vois pas l'intérêt de faire un film de style traditionnel. J'ai vu cette restriction comme une opportunité de laisser mon imagination se déchaîner, de construire une œuvre difficile et exigeante, d'explorer des territoires que d'autres pourraient considérer comme tabous ou inconvenants. Donc j'aimerais que les spectateurs pensent à ces limites et ces barrières, et ce que cette transgression signifie.

Quelle était la mission de *J.D.s.*, le fanzine que vous avez créé dans les années 1980 ?

J.D.s. était un fanzine gay et punk que mon coéditeur G.B. Jones et moi-même avons créé pour les jeunes queers qui avaient l'impression de ne trouver leur place nulle part, qui étaient en décalage avec la culture mainstream, la culture gay traditionnelle et, plus globalement, la scène punk hétéro. Nous étions las de la culture gay bourgeoise qui essayait de conserver une séparation entre gays et lesbiennes, qui avait des tendances racistes et misogynes, et qui rejetait les gens qui n'avaient pas leur place à cause de leur classe, de leur race ou de leur genre. Ce n'était pas seulement un fanzine mais plutôt un mouvement radical et fictionnel. Nous avons tenté de faire une réalité à travers notre simple force et notre volonté et un peu de magie. Nous avons fait de la photographie, écrit des manifestes à l'adresse des hommes et des femmes, réalisé des films, expérimenté avec la pornographie, animés par l'idée de désobéissance civile, de trouble à l'ordre public, de perversité sexuelle et de délinquance juvénile. Voilà ce que *J.D.s.* défendait. Nous avons également affronté le mouvement punk qui, malgré sa radicalité esthétique et politique, était devenu relativement sexiste, sexuellement conservateur et

machiste au fil des années 1980. On pourrait dire que c'était une révolution de gouines et de tapettes !

Que diriez-vous au Bruce LaBruce des débuts ? Vous l'avertiriez de quoi ?

Tout d'abord, je lui dirais qu'aller à contre-courant de la société n'est pas un chemin aisé, et que cela ne devient pas plus facile avec l'âge. En réalité, il y a une énorme pression pour se conformer, pour céder, pour « mettre en sourdine » et, de manière basique, pour arrêter de faire tanguer le bateau. Ensuite, jouer avec la pornographie peut être dangereux. Une fois que vous vous engagez à montrer du sexe dans un film, ou à simplement faire de la pornographie, cela restera avec vous pour toujours. Donc, il faut se préparer pour ce long voyage ! Il y aura toujours des gens pour vous juger, vous mépriser ou ne pas vous prendre au sérieux. Puis j'ai créé le personnage de Bruce LaBruce comme un spectacle, au sens situationniste du terme, une construction fictionnelle pour soutenir et l'utiliser dans un but propagandiste et politique. Mais on peut à terme perdre le fil de ce qui est fictionnel ou réel, ou perdre tout simplement le sens du réel. Flirter avec la folie est une chose. Devenir fou en est une autre. Il ne faut pas oublier les bonnes manières !

Retrouvez le détail des films et les horaires sur www.lacinemathequedetoulouse.com

Contacts presse

Clarisse Rapp, chargée de communication

clarisse.rapp@lacinemathequedetoulouse.com / 05 62 30 30 15

Pauline Cosgrove, assistante de communication

pauline.cosgrove@lacinemathequedetoulouse.com

Espace presse

(dossiers de presse et visuels HD)

<http://www.lacinemathequedetoulouse.com/espace-pro/presse/login>

Nom d'utilisateur : presse

Mot de passe : cine31

Suivez-nous sur

